



LAHORE.

VICTOR JACQUEMONT

VOYAGE AUX INDES (1830-1832)

SUITE ET FIN



Runjet lui a déjà fait don de cinq mille roupies (12,000 fr.), manne qui lui tombe du ciel, et qu'il songe à épargner précieusement pour dédommager Porphyre des sacrifices faits pour lui en ébréchant sa petite fortune.

Enfin, son bon ami, le roi de Lahore, lui donne des gens sûrs pour avoir soin de lui, une escorte de soldats à pied et à cheval, dix chameaux et des porteurs pour la montagne. Quand le voyageur arrivera aux curieuses mines de sel qu'il doit visiter sur sa route, on lui remettra encore une bourse de cinq cents roupies; une autre de deux mille l'attend à Kachemyr. M. Allard le comble aussi de présents, et tous deux passent de longues heures en des causeries sans fin, à parler de la France, la patrie si aimée, de l'Europe, du monde, d'eux-mêmes. Ils ne peuvent s'en lasser.

Cependant, Runjet-Sing est obligé d'aller en expédition guerrière contre un de ses rajahs rebellé, et Jacquemont part aussi, le 25 mars 1831, pour passer trois mois dans la vallée de Kachemyr et dans d'inhospitalières et dangereuses régions

de l'Himalaya. La sollicitude du roi lui donne encore pour l'accompagner un *mehmandar*, homme de confiance, qui lui sera des plus utiles dans ses diverses expéditions.

Le voici de nouveau grimpant les montagnes, passant les rivières glacées, vivant sous la tente, datant ses lettres de son campement, et souvent « d'un bosquet d'orangers et de grenadiers en fleurs ».

Mais Runjet ne le laisse pas ainsi tranquille; à distance, il s'est arrangé pour combler son cher hôte d'attentions : pour faciliter sa visite aux mines de sel (11 avril 1831), il a ordonné à l'un de ses vassaux d'aller à la rencontre du voyageur. Ce vassal est le rajah *Goulâb-Sing* (*le Lion à l'eau de rose*), le plus grand seigneur du royaume après le roi. Politesse à l'orientale, réception princière... tous deux s'embrassent sur l'épaule, se reprennent, se soulèvent de terre dans la vivacité de leurs émotions cordiales... Jacquemont en étouffe de rire dès qu'il est seul. Les présents ne sont pas oubliés, sous forme de vivres et du sac de cinq cents roupies. Tous deux causent et bavardent comme des pies en indoustani-persan-punjaûb... Cet oriental est très intelligent et fort curieux



des choses d'Europe. Jacquemont est enchanté de lui, ils se plaisent tellement que, malgré l'étiquette de son rang et le danger et la peur, le « Lion à l'eau de rose » se laisse descendre dans les mines de sel; il y reçoit des notions de géologie qui lui font ouvrir des yeux plus grands que ses oreilles. Sortis de là, ils font route ensemble, et voilà le Lion complètement sous le charme, subissant avec une joie ébahie le prestige du savant, de l'étranger, du Français; voilà le Lion qui prend des leçons de botanique, qui herborise avec zèle, dirigé par Jacquemont très amusé, pendant que deux fauteuils courent devant eux; on les pose où ils veulent, sous un arbre, près d'un rocher, et les deux seigneuries s'y installent pour causer comme deux vieux camarades.

Tout ce voyage s'effectue donc en pleine couleur locale; plus de traces d'influence anglaise, rien n'a changé dans ce pays depuis de longs siècles. Le *mehmandar*, au nom du roi, défraie Jacquemont de toutes choses, il n'a à s'occuper d'aucun tracasserie matériel, et peut se livrer à ses recherches en toute liberté. Partout la protection du souverain s'étend sur lui, ainsi que celle de M. Allard qui, de loin, est admirable de soins et d'attentions pour son compatriote.

Cette partie du voyage de Jacquemont est aussi curieuse qu'accidentée, mais il est impossible d'entrer dans les détails intéressants, amusants ou dramatiques qu'il en donne dans sa *Correspondance*. Il les faut résumer très brièvement.

A Mirpore, il entre dans l'Himalaya, et par suite d'un malentendu n'y trouve pas l'équipage de mulets et de porteurs promis. Il part quand même et se trouve aux prises avec les plus dangereuses aventures : brigands qui le menacent armés de fusils à mèche, orage épouvantable qui manque de l'anéantir avec sa suite, dont deux hommes sont à demi-paralysés par la foudre, à ses côtés; deux de ses chevaux roulent dans un précipice; son pauvre *mehmandar* se casse le bras, il lui faut le panser et le faire transporter avec mille difficultés; plusieurs chameaux meurent du froid excessif. Ce n'est pas tout : on rencontre, sur la seule route à suivre, une vieille petite forteresse qui recèle une espèce de soldat-bandit, chef de quatre cents drôles armés de boucliers et de fusils à mèche, affreux loqueteux, pillards de profession, révoltés contre l'autorité de Runjet-Sing, qui a oublié de leur envoyer leur solde depuis un temps infini. Un voyageur, un protégé du roi, accompagné d'une caravane, c'est une proie tout indiquée.

Jacquemont voit le péril et sait qu'il n'a aucun secours à espérer : c'est le massacre et le pillage en perspective. A grand-peine, à force de sang-froid, d'audace et d'adresse, il parvient à ne pas se laisser faire prisonnier, à dompter cette bande de voleurs armés, et leur échappe enfin moyennant un sacrifice de cinq cents roupies, tout ce qu'il avait avec lui.

Le lendemain, fort heureusement, il croise une des armées de Runjet qui va de Kachemyr à Lahore. Il se plaint au général en chef qui fera justice des bandits et qui, en effet, s'empresse d'en accrocher un certain nombre aux arbres du chemin.

Notre voyageur poursuit intrépidement sa route, traverse des torrents glacés et prend des refroidissements qui vont peut-être devenir l'origine du mal terrible qui l'emportera plus tard.

Enfin, le voilà à Kachemyr (mai 1831), l'objet, le but de ses ardents désirs, de son avide curiosité de touriste et de savant. Là, il est logé, toujours par ordre de Runjet, dans un ravissant petit palais au bord du fameux lac, entouré d'un jardin rempli de lilas, de rosiers, ombragé d'immenses platanes. Pendant son séjour, il y récoltera en abondance : cerises, abricots, pêches, amandes, poires, pommes, raisins, melons, car le climat offre la même température, les mêmes productions que dans le midi de la France.

Aussitôt son arrivée, Jacquemont reçoit une lettre et un firman des plus gracieux de Runjet-Sing qui le prie de se croire chez lui à Kachemyr : c'est son pays; qu'il commande, tous obéiront. Une bourse de deux mille roupies accompagne la lettre; et maintenant Jacquemont, habitué à ces façons galantes de son hôte, ne regimbe plus du tout, cette attention délicate lui paraît toute naturelle. Mais il ne s'endort pas dans l'oisiveté, au milieu de ce pays des *Mille et une Nuits*. Il observe tout, s'empresse de faire une ample et riche moisson de poissons du lac, de plantes, d'animaux. Les rajahs des environs, informés de ces singularités de l'étranger, hôte du roi, s'empressent de lui envoyer, mortes ou vivantes, toutes les bêtes qu'ils peuvent se procurer, et, comme Jacquemont a su faire de l'un de ses soldats-chasseurs un habile préparateur, la besogne avance rapidement. Il récolte des trésors pour le Muséum; il est enchanté.

La célèbre vallée de Kachemyr est située à 9,350 pieds d'altitude, au revers nord d'une chaîne neigeuse; la nature et les plantes se rapprochent de celles de la Lombardie. La population, autrefois bouddhiste, suit alors le culte de Brahma. Notre voyageur trouve les femmes du peuple affreuses; il ne peut juger celles d'un rang supérieur, car elles sont enfermées.

Cependant, il ne s'amollit pas dans les douceurs du séjour dans la ville enchantée. Il part en excursions dans tout le pays pendant juillet, août et septembre 1831, passe d'une chaleur torride dans le climat glacial des montagnes placées entre le royaume de Kachemyr et le Thibet; au milieu des ouragans d'un vent furieux, il récolte pierres, plantes, bêtes, poissons, et reçoit l'envoyé du roi du Petit-Thibet, Ahmed-Schah, avec une lettre de compliments où fleurissent à l'envi les roses, le basilic, les narcisses, etc., et le présent accou-

tumé, un beau *khélat*, consistant en trois énormes et précieux blocs de cristal de roche, huit immenses sacs de fruits séchés, deux antilopes vivantes et une magnifique pièce d'étoffe laineuse dont s'habille seule Sa Majesté thibétaine, et tissée avec du duvet d'antilope.

Jacquemont s'en fait immédiatement confectionner une ample et vaste robe pour se protéger contre le froid, mais il en garde encore pour le père et le frère.

L'envoyé, qui est un type de la couleur locale des plus curieux, amène aussi un chef montagnard très beau, et dans le plus pittoresque costume. Mais notre Jacquemont ne perd pas son temps en compliments : il dresse immédiatement toute l'ambassade d'Ahmed-Shah à lui ramasser plantes et insectes, ce qui abrège fort son travail.

Cependant, Runjet-Sing s'ennuie, s'impatiente de ne pas voir son hôte, et lui écrit de venir le retrouver à Umbritsir, ville peu éloignée de Lahore, et l'un de ses séjours préférés. (Septembre 1831.)

Il faut donc quitter le Kachemyr, heureusement aussi fructueusement exploré que possible. Le gouverneur, qui a été parfait pour le jeune savant ami du roi, vient lui faire ses adieux et lui offrir, de la part de Runjet, encore un riche *khélat* et une bourse de 1,500 roupies (4,000 francs).

Jacquemont part donc à cheval (3 octobre), avec une escorte de 60 soldats et 50 porteurs pour ses bagages. Sa santé reste bonne, grâce à son incessante et absolue sobriété, et lui permet de supporter des étapes de quinze heures à cheval, en passant du froid de la montagne à la chaleur de la plaine, où il arrive à Jummo, vrai pays de Cocagne sur lequel règne Goulâb-Sing, son ami le *Lion à l'Eau de rose*. Celui-ci lui envoie son fils le complimenter et lui offrir une bourse de 300 roupies. Mais Goulâb s'impatiente et vient le retrouver en route, reprendre leurs longues et amicales causeries. A Jummo, Jacquemont travaille fiévreusement à emballer ses collections, fruit de tant de peines et de dangers, pour les envoyer en France.

A Umbritsir, avec quelle joie Jacquemont retrouve l'excellent Allard ! des journées, des nuits entières se passent à causer de tout, en toute amitié, car bientôt ils vont se séparer pour jamais.

Runjet-Sing aussi ne veut plus quitter son hôte ; le despote oriental amuse beaucoup celui-ci, l'intéresse, lui plaît encore plus qu'à sa première visite, par son intelligence si vive, son esprit, sa curiosité universelle et l'originalité de son caractère fait de ruse, de finesse, d'audace et de générosité, avec une pointe de férocité enveloppée de grâce musulmane ; ce mélange bizarre et inédit a pour le voyageur une saveur extrême. Tous deux s'en vont, de compagnie, à la chasse, en promenade, Jacquemont tranquillement installé sur son éléphant, marchant à côté de celui du roi, hon-

neur envié de tous ! et discourant librement de toutes choses avec Runjet, ravi. Ils sont les meilleurs amis.

Cependant, il faut se quitter... Le 21 octobre 1831, le roi et le voyageur se séparent définitivement, à regret, et, comme adieu, Jacquemont reçoit encore un *khélat* magnifique avec 500 roupies. Encore une excursion dans la montagne pour aller visiter les très curieuses mines de fer et de sel de Mundi, à travers mille difficultés et grand danger d'être massacré, sans la protection de Runjet qui le suit jusque-là.

En quittant le Punjaûb, Jacquemont voit cesser sa fastueuse existence de grand seigneur, qui a duré huit mois, et qu'il n'aurait pu soutenir sans la générosité du roi de Lahore. Mais ce voyage a comblé tous ses désirs, réalisé tous ses rêves ; il en reste dans l'enchantement et repasse gaiement le Sutledge, après avoir congédié, avec de généreuses gratifications les gens de son escorte qui l'ont si fidèlement suivi dans le Kachemyr. Dans ses bagages, il rapporte tous les trésors, les riches présents dont on l'a comblé : c'est, sans compter l'argent, une collection de châles Kachemyr de toute beauté, des châles de soie à bordures d'or, des pièces de soieries de Chine, sept pièces de mousseline pour turbans, des pièces de brocard d'or... Que de beaux cadeaux pour les siens, pour ses amis ! Il rêve maintenant de son retour, de sa vie dans l'intimité de la famille. Vivre dans une maison ! coucher sur un matelas, dans un vrai lit ! joies et douceurs qui lui paraissent extraordinaires, tant il en est resté longtemps privé.

Rentré dans les pays de domination anglaise, en novembre 1831, il projette d'aller passer la saison des pluies à Bombay en passant par Poona, l'ex-capitale de la monarchie mahratte, puis il ira au cap Comorin. A Delhi, Jacquemont retrouve pendant trois jours ses excellents amis lord et lady Bentinck, qui y sont de passage ; encore de bien douces heures, mais aussi des adieux attristants en quittant ces amis parfaits, dont l'accueil et la protection lui ont évité tant de difficultés sans cela insurmontables.

Le voyageur loge de nouveau chez son autre excellent ami Fraser, si heureux de le revoir. De Delhi, il envoie enfin ses collections, fruit de tant de labeurs, par la voie de la Jumma, puis elle seront chargées sur un navire qui les portera en France.

Le cœur gros de quitter Fraser, Jacquemont quitte enfin Delhi en février 1832, et se dirige, à travers toute l'Inde, vers Bombay. Que l'on suive ce prodigieux trajet sur la carte, pour se rendre compte de ce qu'il fallait alors d'énergie et de persévérance pour l'exécuter dans les conditions difficiles où le fit Jacquemont, voyageant à cheval, toujours sur le même petit alezan de Calcutta, à éléphant, dans des chars lentement trainés par

des bœufs, et toujours recueillant des échantillons minéralogiques, des plantes, des animaux, tout ce qui peut être d'un intérêt scientifique pour sa mission.

Mars, avril, mai se passent ainsi; le voyageur doit supporter des chaleurs horribles de 40 à 44 degrés centigrades. Il conserve sa santé à peu près bonne, grâce à son habituelle frugalité, vivant de lait et de bananes, et, parfois, il ne peut supporter d'autres vêtements qu'une longue chemise et un énorme turban de mousseline qui lui garde la tête fraîche sous les ardeurs brûlantes du soleil de l'Inde. C'est en cet équipage qu'il écrit à sa famille, en parlant encore de la joie du retour, car sa mission approche de la fin.

La réputation du voyageur français l'a précédé à Bombay : le gouverneur envoie des ordres à ses officiers, et, sur toute sa route, il est reçu par eux à bras ouverts, avec cette franche cordialité anglaise qui lui est devenue si douce et si familière. Les nababs radjepoutes lui font également le meilleur et le plus brillant accueil, mais, malgré les compliments, les cadeaux, les repas et les danses de belles esclaves, c'est toujours Lahore! le Kachemyr! qui, pour lui, restent sans pareils dans sa longue odyssée, et lui laissent d'inoubliables souvenirs.

Cependant, il va visiter avec la plus extrême curiosité les anciens et célèbres temples et palais souterrains d'Ellora, entièrement creusés, ciselés dans la montagne, et revêtus, par les mains d'artistes inconnus, de sculptures d'une délicatesse, d'un goût inouïs.

Jacquemont, dont la santé est moins bonne qu'il ne veut le dire dans ses lettres aux siens, va s'installer à Poona, ville située à 600 mètres d'altitude, et moins malsaine que Bombay, bien que le choléra et la dysenterie y règnent en permanence. Il y loue pour 260 francs par mois une vaste habitation couverte en paille et se prépare à y travailler ferme. Un paquet de lettres d'Europe vient l'y trouver et l'y reconforter, et le gouverneur de Bombay, lord Clare, l'accable de soins et d'attentions.

La présence du célèbre voyageur excite autour de lui une vive curiosité; on tâche de le rencontrer, on vient visiter ses petits chevaux mogols, amenés de l'Himalaya, et curieusement harnachés de lourdes selles de velours brodé d'or.

Mais toute cette gloire et tout cet empressement n'empêchent pas le pauvre Jacquemont d'être pris d'une violente attaque de choléra, qu'il baptise, dans ses lettres aux siens, du nom de « dysenterie » pour ne pas les effrayer. Pendant cinq jours, il reste entre la vie et la mort, et s'en tire, non sans peine, sans forces, très épuisé. C'est juste au

moment où il se remet que lui arrive, par Pondichéry, la nouvelle de sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur, récompense fort peu prodiguée à cette époque, et, certes, bien méritée! mais qu'il accueille avec sa simplicité habituelle. « Pour moi, dit-il, je suis toujours M. Jacquemont. »

Remis au travail en octobre 1832, le jeune savant s'en va faire des observations géologiques d'un extrême intérêt dans l'île de Salsette, près de Bombay, endroit malsain dont les miasmes pestilentiels font éclore la maladie de foie avec d'affreux abcès dont il avait pris les germes dans ses rudes campagnes.

Placé au quartier des officiers malades, à Bombay, il y est entouré de soins, de dévouements admirables; mais sa dernière lettre à Porphyre, d'une déchirante sérénité, montre qu'il ne se fait aucune illusion sur l'issue fatale du mal qui le fait si cruellement souffrir.

Stoïque et résigné, les dernières lignes qu'il peut encore écrire sont pleines de tendresse pour les êtres si chers qu'il ne doit plus revoir : « Si tu étais là, assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais l'âme brisée et ne verrais pas venir la mort avec cette résignation et cette sérénité. — Console-toi, console notre père; consolez-vous mutuellement, mes amis.... »

« Mais je suis épuisé par cet effort d'écrire. Il faut vous dire adieu! — Adieu! oh! que vous êtes aimés de votre pauvre Victor! — Adieu pour la dernière fois!... »

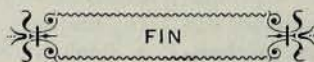
Ce ne fut point par d'instables et banales conquêtes de territoires que Jacquemont eut la noble ambition d'augmenter la gloire de son pays, mais bien par les conquêtes qui sont vraiment grandes et impérissables, celles du savoir et de l'esprit.

La science aussi a ses martyrs. Mourir à trente ans, loin de son pays, loin de tous ceux que l'on aime, est, certes, une affreuse destinée!

Beaucoup penseront cependant que Victor Jacquemont doit être envié et non plaint. Ses yeux ont contemplé des spectacles inouïs, et il a vécu de la vie la plus complète, la plus vraie, la plus belle! celle du cœur et de l'intelligence.

Si la mort a empêché Jacquemont d'accomplir toute sa tâche en exécutant le grand ouvrage dont il avait rassemblé les immenses matériaux, et qui eût fait de lui le rival français de l'Allemand Humboldt, du moins les précieuses collections qu'il recueillit au prix de sa santé, de sa vie, sont conservées au Muséum d'histoire naturelle, ainsi qu'aux Arts-et-Métiers.

PIERRE DE GAMOND.





CONSEIL

Les Préventions



Je vous ai parlé des engouements, mesdemoiselles, des engouements qui nouent sans garanties des relations sans durée, ou qui absorbent en des goûts sans raison et sans profondeur des talents et des loisirs qui eussent pu être mieux employés.

Les préventions n'offrent pas moins d'inconvénients, et elles ont ceci de dangereux qu'elles comportent un certain entêtement, une obstination qui, sous le nom de fermeté, les enracinent et les perpétuent.

Il existe un trop grand nombre de personnes, surtout parmi les femmes, plus douées d'imagination, qui, implicitement ou non, se croient en possession d'une sorte de seconde vue, d'un instinct très sûr, tout au moins, et qui basent leur conduite sur la fantaisie de leur jugement ou plutôt de leurs antipathies. Elles ne se donnent pas la peine d'examiner ces antipathies, de leur chercher une cause ou une explication. Telle personne leur déplaît : donc, cette personne a des raisons de leur déplaire.

Mais, quels sont ses défauts ? Quels inconvénients pourrait présenter sa société ? On n'en sait rien, mais on ne peut pas la souffrir. Dès lors, on s'éloigne d'elle, on la critique, on interprète en mal tout ce qu'elle fait et dit, on la prend à rebours, et tout ce qui vient d'elle choque et déplaît.

Est-il besoin de faire remarquer combien les préventions (je parle des préventions instinctives, sans fondement,) sont absurdes et regrettables, quels agréables rapports elles peuvent empêcher, quel tort elles font à ceux qui en sont l'objet ?

Nos antipathies ne sont pas dignes de dicter notre conduite. Elles tiennent le plus souvent à

des infiniment petits. Si on les scrutait, on les trouverait faites d'un froissement d'amour-propre, d'une contradiction, d'une imperceptible jalousie, d'un accès d'humeur. La vraie sagesse, le réel bon sens ne consiste pas à les consulter comme un oracle, mais à n'en pas tenir compte, à les faire passer au crible de la raison, d'abord, de la bienveillance ensuite.

Un bon moyen de les apprécier, ce serait d'examiner celles des autres. Souvent, elles vous ont semblé injustes, inexplicables, ou, au contraire, trop bien expliquées par un secret sentiment d'envie, d'humeur, de vanité. Ce que vous avez blâmé chez les autres, prenez garde de vous y laisser aller. Lorsque rien ne motive vos préventions, agissez comme si elles n'existaient pas, et vous vous applaudirez très souvent de vous être ainsi rapprochées de personnes agréables.

Il y a encore, dans un autre ordre d'idées, des préventions contre les choses qui sont une preuve d'étroitesse d'esprit et d'entêtement. On ne veut pas essayer tel ouvrage, parce qu'on est sûre qu'il ennuerait. On se refuse à entreprendre telle lecture, parce qu'elle paraît insupportable. On émet des opinions tranchantes : on déclare, par exemple, qu'on ne pourrait vivre à Paris, ou, au contraire, qu'on mourrait d'ennui en province ; on proclame, s'il s'agit de mariage, qu'on ne saurait accepter un mari ayant telle ou telle profession. Tout cela est fâcheux, et peut avoir sur l'avenir une influence plus grave qu'on ne se l'imagine.

Ayez donc, mesdemoiselles, un esprit large, bienveillant, exempt de caprice et d'humeur. Ne vous montez d'avance ni contre les personnes, ni contre les choses. Soyez toujours prêtes à voir les bons et les beaux côtés. En vous gardant de l'engouement, gardez-vous aussi des préventions qui faussent le jugement dans le sens de la malveillance, et le préparent aux désappointements. N'ayez pas l'orgueil de croire à l'infailibilité de vos instincts, mais exercez sur eux un sérieux contrôle. C'est ainsi que vous acquerez la justesse d'appréciation, et en même temps cette souplesse de caractère qu'il ne faut pas confondre avec la faiblesse, et qui est un des charmes les plus grands de la femme.

M. MARYAN.



LE ROI DES NEIGES

SUITE



ÉNONCÉ d'une somme si grosse pour eux les secouant d'un sur-saut d'étonnement, Steven sentit la nécessité de donner un motif vraisemblable à sa générosité :

— Je compte qu'ainsi votre bon vouloir m'est acquis dans le trafic que j'entreprends aussi bien pour mon profit que pour celui de Ruvsdal. Je vous reparlerai de ceci plus tard. Votre silence, en tous cas, me permettra peut-être d'é-

chapper à l'impôt, aux taxes péagères et aux vexations du gouverneur danois. Par là, je rattraperai, et au delà, les quelques dallers dont je paie ce soir votre complaisance. Mais avant de nous séparer, mes amis, je veux rompre avec vous le gâteau d'avoine et boire à votre santé.

Le visage des deux marins s'épanouit. Rien ne pouvait les flatter davantage et leur faire plus d'honneur. Dixen, après avoir bu et partagé le flatbrød avec Steven, Jorg et Sando, voulut consacrer leur entente par quelques paroles bien senties. Il le fit dans ce style imagé et ce tutoiement familial, habituels aux bonnes gens de Norvège.

— Ta confiance a gagné notre confiance, jeune maître. Nous t'avons sans doute paru grossiers et rudes, mais sous l'écorce rugueuse coule une sève généreuse. Ce que tu nous as donné nous satisfait pour le présent et pour l'avenir ; tes paroles, sorties du cœur, sont entrées dans notre cœur : tu peux compter sur nous.

Ils reposèrent les gobelets sur la table et leurs mains s'étreignirent. Sando, enthousiasmé cette fois par l'accueil affable de Steven, dit selon la coutume du pays et d'une voix vibrante de gratitude :

— Merci pour ce repas !

Et Jorg, les reconduisant, acheva suivant le même usage de politesse :

— Puisse-t-il vous faire du bien !

— Ton propre repas est préparé, annonça l'aubergiste lorsqu'il se trouva seul avec Steven. J'ai tiré la table près du feu et servi ce que j'avais de meilleur. Mais je crains bien que ce ne soit une maigre pitance pour un homme qui paie les choses le triple de ce qu'elles valent !

L'étranger crut sentir, en cette allusion, un

blâme sur son excès de générosité, et se blâmant déjà lui-même peut-être bien, il en fut d'autant plus contrarié.

— Ai-je mal placé mes dallers ? interrogea-t-il. Dois-je douter de la parole de ces hommes ?

— Aucunement, dit Jorg. Ton argent ne pouvait tomber en meilleures mains. Mais, en principe, payer double et triple n'est pas le moyen d'obtenir que ta présence à Ruvsdal passe inaperçue. Les Norvégiens ont la langue réservée et lente, par contre les Danois ont l'œil et l'oreille fine. Ici, du moins, messire, tu peux agir et parler à ton aise. Aucune femme ne divulguera au dehors tes propos et tes actions vu que je suis un célibataire aussi endurci que Dixen et Sando. D'ailleurs le devoir d'un hôte, autant que celui d'un batelier, est d'être sourd et muet. J'ajouterai pourtant quelques mots encore : Veuille, encore une fois, m'obtenir l'indulgence de la jeune dame pour la pauvreté de ce logis.

— Il y a longtemps que nous avons perdu toute habitude de luxe, soupira Steven mélancoliquement. Si je t'ai demandé étourdiment des choses que tu n'as pas, excuse-moi : mes exigences ne concernaient que ma jeune parente, très éprouvée déjà par une longue traversée. Dès demain, brave Jorg, tu me mettras au même régime que toi. C'est une mesure que me commande impérieusement le vide actuel de ma bourse.

L'hôte ne put se tenir de remarquer qu'il prononçait ces derniers mots légèrement, à la façon d'une chose convenue et apprise d'avance, mais sans que l'expression de son visage trahit le moindre souci à ce sujet. Il lui parut aussi que le voyageur réellement dénué d'argent se garde généralement d'avouer si vite ce qui peut rendre l'accueil moins empressé.

Jorg fut tiré de ses réflexions par l'entrée de la jeune dame, ou plutôt de la jeune demoiselle, ainsi que l'avait insinué Sando. Steven alla au devant d'elle, lui offrit le poing et la conduisit avec déférence jusqu'à la table devant laquelle, avec beaucoup de grâce et d'aisance, elle prit place sur un escabeau recouvert d'une fourrure d'ours. Son compagnon attendit pour s'asseoir en face d'elle, sur une escabelle plus basse, qu'elle l'y invitât très instamment. Jorg commença de les servir, commettant de nombreuses maladresses dont les jeunes étrangers ne voulurent pas s'aper-

cevoir La jeune dame surtout, de beauté si délicate et si fine, d'expression si noble, si fière, avec son teint pâle, ses cheveux de soie châtain à reflets d'or sombre, intimidait et troublait extrêmement le pauvre Jorg, non seulement par des vêtements plus beaux que tous ceux que Jorg avait vus dans sa vie, par ses manières nobles et distinguées, mais même par sa voix fraîche et cristalline, même par le regard pourtant plein de douceur et de tristesse qu'elle fixait sur lui.

— Avons-nous chance de pouvoir souper et causer sans être dérangés par des marins ou des gens du pays ? demanda le jeune homme après plusieurs phrases que lui adressa sa compagne dans le dialecte que Dixen croyait être celui des îles Snorra.

— Oui, maître, dit l'aubergiste. L'heure où je clos mon auberge est sonnée depuis longtemps et j'ai verrouillé ma porte. D'ailleurs les gens de Ruvensdal, quand ils veulent oublier leurs chagrins, sont trop pauvres pour ne pas préférer au julöl qui coûte cher, le sommeil qui ne coûte rien.

Quoique par son désir de plaire aux nouveaux venus il put leur donner à penser le contraire, Jorg n'était point bavard. Il cessa de parler dès que cessèrent les questions. Le silence lui redonna le sang-froid et l'attention nécessaires pour mener son service à bien jusqu'à la fin du repas. Steven mangeait d'un si bel appétit que Jorg en avait l'âme réconfortée. Il retrouva par là assez de calme pour contrôler de nouveau les observations de Sando et de Dixen, voire même y ajouter ses observations propres. Cela lui fut d'autant plus aisé que, les étrangers s'étant remis à parler dans leur dialecte de prédilection, il ne pouvait rien conjecturer du sujet de leur entretien, sinon par imagination. Or, l'imagination n'était pas la faculté dominante de Jorg. Par contre, sous son apparence de bonhomie placide, il avait du jugement. En dépit de la peine que ses hôtes avaient prise de lui persuader qu'ils étaient pauvres, l'aubergiste s'affermait de plus en plus dans l'idée qu'il avait affaire à des gens de naissance et de condition supérieures à celles qu'indiquaient leurs vêtements. Il n'en formait aucun projet d'empressement plus vif ou de complaisance plus souple, ne désirant pas l'argent pour le superflu, mais seulement pour les nécessités premières de l'existence. L'isolement l'avait préservé des contacts pervers, et presque tous les natifs de cette côte sauvage y conservaient intacte leur honnêteté. Ce fut ainsi que le brave homme, considérant déjà comme une sorte de miracle la venue de tels voyageurs, prit ses devoirs d'hôte au sens quasi évangélique. A ses yeux, sa maison devint celle de ceux qu'il abritait et, par ce seul fait qu'ils avaient franchi son seuil, il n'était plus qu'un serviteur responsable de leur sûreté et voué à les protéger.

Vers la fin du souper, dans la langue étrangère de Steven et de sa compagne, Jorg entendit plu-

sieurs fois prononcer son nom ainsi que celui de la forteresse. Il lui en vint, en même temps qu'une malaise, le pressentiment qu'on allait le mêler de nouveau à la conversation. Et, en effet, après avoir consulté la jeune dame, sans doute sur l'opportunité des questions, Steven l'interpella directement :

— Apprends-nous, mon ami, si les renseignements que j'ai pu recueillir à Bergen sont exacts. On m'a assuré que j'avais chance de trafiquer fructueusement dans ces contrées et que je ne pouvais venir à meilleure saison pour acheter les produits du pays, peaux de rennes, d'ours, de loups, de chiens, de renards et d'hermines. Je compléterai au besoin mon chargement de minerais de cuivre et de cristaux. Je compte emporter aussi des pierres précieuses. Les améthystes sont par ici obscurcies de petits nuages et les topazes trop pâles ; du moins les perles ne sont pas rares, vos rivières en contiennent, m'a-t-on dit, de très blanches, de très grosses et de parfaitement rondes.

— Mon jeune maître, dit Jorg tout franchement, on t'a trompé, n'en doute pas. La bonne saison est passée. On ne tue les bêtes dont tu parles qu'en hiver, au moment où le froid épaissit les fourrures de tous les animaux et les rend plus touffues et plus belles. Or, le printemps est proche. D'autre part, le transport des marchandises ne peut se faire que par des traîneaux, en plein cœur de l'hiver, quand la neige durcie égalise les montagnes et comble les vallées. Ce moment est déjà loin. Enfin, je ne connais personne en nos parages à même de te trouver tout ce dont tu m'entretiens. Les gens de par ici tiennent à leur repos plus qu'à l'argent. Les rares et lentes transactions de commerce se font par voie d'échange et de compensation sans intervention de valeur monétaire. Pour les perles et pierres précieuses, les lapons seuls en possèdent, à ce que j'ai ouï dire, mais tu ne pourrais t'aboucher avec eux que loin d'ici et à l'époque où les gens du Roi, les intendants de Christian II de Danemark, les convoquent pour la capitation qu'ils doivent à la couronne. Tu me vois désolé de te causer à la fois tant et tant de déceptions, mais je te dois la vérité, mon hôte, et je te la dis.

Cette déception, Steven ne la manifesta que très vite et très légèrement. Il n'avait même pas prêté un intérêt soutenu aux renseignements de l'aubergiste. Distrait, il contemplait toujours la demoiselle, avec un désir visible de lire ses intentions dans ses yeux. Il continuait cependant d'échanger quelques propos sur ce sujet, mais peu à peu il faisait adroitement dévier la conversation et amenait le Norvégien à parler de l'état d'esprit général de la population et de la situation que lui faisait la domination des Danois. A ceci Steven prenait plus d'attention. Ce ne fut pas cependant sans hésiter encore beaucoup qu'il demanda :

— Le pays ne se ressent-il plus du tout des sou-

lèvements d'il y a près de vingt ans, ami Jorg, et le joug de Christian II n'est-il pas trop dur, trop lourd à vos épaules, si robustes qu'elles soient ?

— Nous habitons si loin, dit Jorg avec mollesse, qu'ici l'agitation de Copenhague n'a qu'un faible retentissement. L'écho des rumeurs de là-bas arrive rarement jusqu'à nous. D'ailleurs, le paysan Norvégien, ajouta-t'il avec plus d'animation et dans un redressement de fierté, a toujours été libre. Depuis les premiers âges il a possédé sa terre en pleine propriété, sans être jamais asservi à la glèbe. Ce droit a été religieusement respecté par les Danois. Je sais qu'il y a eu des répressions sanglantes, mais le souvenir en est effacé... ou à peu près.

Cette indifférence fit sortir Steven de son calme affecté. Son visage s'anima, il reprit d'un accent plus amer :

— Vous avez la mémoire plus courte et le sang plus tranquille que les Suédois.

— Nous avons moins souffert, dit Jorg.

— Votre tour viendra, continua ardemment le jeune homme, et votre indifférence n'ayant pas su prévoir, il sera trop tard alors pour vous affranchir ou vous mettre à l'abri des fureurs du tyran. N'as-tu pas su les derniers forfaits de Christian II ? Dois-je te rappeler qu'il y a trois ans à peine, la promesse d'amnistie amenait la soumission de Stockholm. Le Roi y entre, il y est couronné le 4 novembre. Le 7, bourgeois, nobles et prélats, au nombre de cent, sont arrêtés, exécutés le lendemain. Mais c'est peu pour la soif de ce bourreau parjure. En quelques jours cinq cents victimes complètent l'hécatombe. Les Danois eux-mêmes en demeurent saisis. A la voix de Gustave Wasa, toute la Suède se soulève d'horreur.

— Le roi Christian n'en est-il pas puni, dit Jorg plus ému qu'il ne le laissait voir, les villes hanséatiques ont fait cause commune avec les Suédois et leurs flottes ravagent les côtes danoises. On nous dit que, honni et menacé par son peuple même, Christian n'ose sortir de son palais de Copenhague et n'attend pour prendre la fuite qu'une accalmie dans l'émeute qui gronde et qui l'enserme. Il faut laisser ce maudit au châtement des siens !

— Hé ! ne connais-tu pas la légèreté danoise ? poursuivit Steven avec le même accent passionné. Christian parti, son peuple le regrettera et le rappellera. Aux Pays-Bas, en Allemagne, partout, il a des amitiés puissantes. Il est le beau-frère de l'empereur Charles-Quint. Alors il reviendra avec une flotte et des forces étrangères. Les Danois l'acclameront et vous, vous tremblerez de nouveau sous le joug impitoyable !

Jorg n'avait que rarement réfléchi à des choses si graves. Il l'avoua :

— Nous sommes lents à la tâche, dit-il, ne répondant qu'indirectement et vaguement aux faits directs et précis énoncés par le jeune homme, parce que nous avons peu de besoins. Ces besoins

satisfaits nous cessons volontiers tout travail. Un Norvégien n'aime pas à prévoir l'avenir. *A quoi bon ?* C'est la phrase que vous entendez le plus souvent sur cette côte. Par contre, nous avons l'âme loyale et nous nous fions volontiers aux loyautés des autres...

— Il est un peuple loyal qui eut la même confiance, interrompit Steven avec une agitation qui altéra subitement ses traits, c'est le peuple des îles Snorra ! Eux aussi, les braves cœurs, en ont cru le tyran à la parole double. Sous prétexte d'alliance et de protection commerciale dans les ports, Christian II fit accepter une garnison à Sélia, l'île capitale. Il se trouva, dans la famille royale, un parent éloigné, un traître, dont l'ambition et la haine sacrilège secondèrent l'invasion étrangère. Une nuit la ville toute entière eut un réveil d'angoisse. Des clameurs sauvages retentissaient : les Danois étaient maîtres du palais. Des torches rouges passaient et repassaient devant les vitraux des salles comme des lueurs d'incendie. Les crieurs de nuit coururent les rues agitant leurs crecelles, les tambours firent vibrer les demeures. Sur les tours les soldats sonnèrent de la trompe. Le tocsin fit écho. Le Roi, disait-on, venait de mourir d'une mort étrange, subite, et ses enfants avaient disparu mystérieusement. Ce féroce massacre, d'où datent tant de malheurs, vit dans tous les souvenirs sous le nom de *la nuit du sang*. Pendant que la foule hésitait, muette et saisie de stupeur douloureuse, les conjurés achevaient leur œuvre tragique. Dès les premières heures du jour, ils s'emparaient des places fortes et des moyens de défense. Le peuple voulut se soulever, mais il n'était plus temps. Le parent traître apaisa la révolte et calma les alarmes par des promesses menteuses. Il jura qu'il punirait les assassins du Roi et retrouverait ses héritiers. La colère du peuple s'est endormie. Et depuis trois ans déjà, par cet usurpateur qu'on leurre d'un semblant de souveraineté, par cet usurpateur esclave et âme damnée de Christian, le Danois règne aux Sept-Iles. Et si tu veux savoir ce que souffre ce peuple trop confiant, ô Jorg, écoute ceci : Je le traduis pour toi. C'est la lamentation populaire, la *Saga* que, toutes portes closes, les gens de là-bas se chantent à voix basse, le soir, près du foyer.

La jeune dame eut un geste d'effroi, pour avertir Steven d'être prudent et de se taire. Mais emporté, enivré par ses propres paroles, la paupière à demi-fermée sur son regard étincelant, les lèvres minces, les dents serrées de rancune, Steven commençait déjà d'une voix sourde :

— « Depuis la nuit de sang, où les cygnes royaux prirent leur vol d'épouvante, le peuple des Sept-Iles, aussi libre jadis que le vent des montagnes, se cache pour pleurer car il n'a même plus la liberté des larmes.

« Depuis la nuit de sang, les hommes aux deux

visages, qu'apporta la vague du malheur, ont nos barques, nos coursiers, nos chiens et nos faucons. Nos filles sont leurs servantes et nos fils leurs valets. Leurs pas de profanation ont oppressé nos morts sous leurs tertres funèbres.

« Ah! combien elle est triste la demeure habitée par deux hommes qui se détestent! L'étranger repose sur ma couche et je dors sur la pierre froide du seuil. Mon épouse est la Faïm. Ma sœur s'appelle la Honte et mon frère l'Exil. J'ai pour hôtes l'Insomnie, la Misère et la Soif.

« Depuis la nuit de sang, posés, au-dessus de l'âtre sur des ramures de cerf, les glaives, englués par les promesses menteuses, dorment dans leurs fourreaux et se rouillent lentement. Les Scaldes devenus muets ont brisé les cordes des harpes d'or. Le coq de guerre se tait. Mais les corbeaux croassent et les loups hurlent de joie.

« Depuis la nuit de sang, Sélia, la ville blanche, pleure comme une veuve privée de ses enfants. Ah! qu'il tarde le jour où nous verrons flotter l'étendard du vrai Roi sur tes murs consolés, ô Sélia!

« Et toi, lumière du Nord, Mort qu'on n'a pas vengé, ô bon Roi dont la barbe rouge flottait sur ta ceinture de fer, quand donc nous rendras-tu l'enfant du bouclier? Quand donc revêtira-t-il la tunique blanche lavée à la source bénie, séchée à l'ombre fortifiante du chêne consacré? Quand donc reviendra-t-il, diadème au front, ayant au cou le collier d'émeraudes aux sept perles, s'asseoir sur le trône que soutiennent les Sept-Iles, vierges d'argent?

« Ah! qu'il nous apparaisse ainsi que l'élan superbe parmi des lièvres tremblants! Qu'il amène le silence des corbeaux et des loups. Et les harpes vibreront avec la voix des Scaldes, et le coq de guerre chantera, et nos souffles rugiront dans les cornes d'airain: « Réjouissez-vous, le sauveur est de retour! »

« O glaive, aigle d'acier, ce jour-là sors de ton nid-fourreau, ouvre ton aile-éclair, prends l'essor et ne t'abats que pour donner la mort.

« Et pour donner la mort souviens-toi de ceci: nos mille et mille tourments n'ont qu'un nom: LE DANOIS! »

La jeune demoiselle, qui aurait voulu interrompre, y renonça dès les premiers mots, saisie de l'âpreté de cette Saga populaire, prise toute par l'exaltation communicative de Steven. L'expression admirative de l'honnête visage de l'aubergiste calma ses appréhensions et elle s'abandonna entièrement à un de ces moments de fièvre et d'inspiration où toute réflexion prudente, toute restriction à l'enthousiasme, indignerait à l'instar d'une lâcheté. Quand Steven eut achevé, il y eut un silence d'émotion que Jorg rompit le premier.

— Tu viens de réciter de belles stances, dit-il, mais si elles expriment éloquentement la douleur de ceux des îles Snorra, elles ne nous sont aucu-

nement applicables. Les Snorra sont une heureuse contrée, si j'en crois les marins qui y ont abordé: c'est le royaume du rêve et de l'enchantement. On m'a dit que, sans cesse baigné par le courant de vagues chaudes, le myrte y fleurissait et que...

— Sur la beauté des Snorra, s'écria Steven, laisse parler la jeune dame, bon Jorg. Elle sait, elle aussi, la Saga des Sept-Iles et rien n'est aussi beau que ce chant dans sa voix. Après de longs jours de gêne et de fatigue, mettons à profit cette heure de repos intime. Traduisez-nous la Saga des îles, noble et douce dame, ravivez dans mon cœur ce souvenir aimé.

Et à son tour, la jeune dame dit d'une voix chantante la Saga des Sept-Iles:

— « Il est un fleuve dans la mer, un fleuve qui a la mer pour fond, qui pour rive a la mer. Dans la mer froide et bleue, ce fleuve coule tiède et transparent comme du cristal. De ce fleuve, fontaine de Jouvence, source d'éternel printemps, naquirent les Snorra, les Sept-Iles Vierges qui dorment sur les vagues berceuses.

« Je veux chanter les Snorra, les Sept-Iles bien heureuses et pareilles sur la mer aux sept étoiles du ciel; les Snorra où les arbres pleins de sève entrecroisent leurs branches pour ombrager les routes, où les roses s'épanouissent aux crevasses des murailles.

« Je veux chanter les Sept-Iles aux nuits de splendeur sereine, aux tombes toujours fleuries de couronnes toujours fraîches, où les hivers sont doux, où se dissipent les orages, où revivent les morts, où refleurit le cœur fané.

« Je veux chanter d'abord SVERTO, chère aux bergers pour ses bancs de gazon et pour les ruisseaux purs qui s'échappent en cascades des fissures du rocher et roulent leurs flots d'argent sur les prés en pente douce.

« Je veux chanter VESTER aux lacs d'azur cernés de forêts de chênes, de sapins et de frênes aux feuilles tremblantes.

« Je veux chanter STIGO, ceinte de hautes fougères qui, sur les vagues chaudes, est une corbeille de roses, de bruyères, de renoncules jaunes, d'anémones blanches et de violettes sauvages sur lesquelles voltigent les abeilles blondes.

« Je veux chanter FALKA, aux landes d'ajoncs d'or où planent les hérons et dont les brumes blanches se déchirent à la brise et se perdent sur les flots en banderolles légères.

« Je veux chanter NILSEN aux rocs cyclopéens revêtus d'algues vertes, aux cimes de neige, Nilsen où les daims farouches et les cerfs fauves bondissent dans les ravins, où les mouettes et les goélands battent des ailes dans la poussière d'écume et l'arc-en-ciel du torrent.

« Je veux chanter SVOLDER aux eiders duvetés, aux criques ombragées de mélèzes, aux sen-

tiers de mousse, *SVOLDER* dont les bouleaux distillent une succulente liqueur.

« Je veux chanter enfin *SÉLIA*, Reine des Iles, au palais enchanté, aux cent flèches pareilles à des joyaux de granit, aux mille ponts fragiles mirés dans les lagunes que les cygnes royaux sillonnent de leurs glissements de neige ; *SÉLIA*, anneau de verdure, auréole de soleil, qui, dans son chaton de crâneaux et de tours vermeilles, enchâsse la cité blanche des rois comme une pierre précieuse.

« O *SNORRA* bien aimées, vous reverrai-je avant que mes cheveux ne soient blancs et mes yeux pleins de nuit ? Vous reverrai-je jamais, îles vertes, rires de lumière, étoiles de la mer, perles du collier d'émeraude, jardins de songe et d'amour ? »

Cette fois le silence fut encore plus long. La jeune dame et Steven semblaient craindre qu'un mot ne détruisit le charme mélancolique de l'évocation où tous deux s'abîmaient. Ce fut encore Jorg qui les tira de leur rêverie ; il reprenait son raisonnement où il l'avait laissé.

— Que les Danois aient voulu se rendre maîtres d'un pays dont une voix si belle et si touchante vient de nous décrire les merveilles, je ne m'en étonne aucunement et encore moins que ces Danois y veuillent séjourner. Mais quel roi se souciera d'une contrée aussi froide et sauvage que notre pauvre Norvège ? Dans quel but opprimerait-on de malheureuses gens qui n'ont rien à donner. Les Danois ne nous imposent qu'une redevance minime. De quoi nous plaindrions-nous si par cette redevance, notre terre est affranchie de toute invasion et si le vainqueur lui-même ne songe jamais à mettre le pied sur notre côte stérile ?

— Il y songe, dit Steven. Le Danois a posé sa griffe sur votre terre de glace et il vous tient. Tu oublies cette citadelle de *Ruvensdal* dressée sur vos demeures ainsi qu'une éternelle menace. C'est l'énorme dragon de pierre qui vous guette sournoisement et garde l'unique entrée du fiord ; il peut, quand il voudra, vous y tenir prisonniers comme des lapereaux timides, pris au gîte.

Il y avait assez de vrai dans l'assertion de Steven pour que Jorg y trouvât matière à méditation ; mais le jeune homme avait prononcé ces derniers mots avec tant de fougue encore, que sa compagne, quoique impressionnée et pâle des tristes souvenirs qu'il venait de raviver, remarqua l'appréhension produite sur Jorg par une telle apostrophe. Elle voulut en atténuer l'effet. Elle s'y prit adroitement et, revenant au ton d'une conversation générale dont ils s'étaient fort imprudemment écartés, elle chercha en même temps à obtenir les renseignements qui avaient motivé leurs premières questions.

— Mon jeune parent, expliqua-t-elle de sa voix douce, ainsi que tous les négociants des villes de la Hanse, a beaucoup souffert des dernières guerres de *Christian II* : elles ont ruiné notre

commerce, fort important jadis, avec les îles *Snorra*. Steven en a gardé assez de rancune pour s'exalter facilement dès qu'on fait allusion aux invasions danoises. Mais, tout au moins, en ses dernières paroles concernant *Ruvensdal*, cette rancune l'a poussé à exagérer outre mesure, car, encore que cette forteresse ait un aspect sombre et terrible, ce n'est sans doute qu'une ruine et j'imagine qu'en ce pays, pacifié depuis longtemps, parmi votre population si paisible, la garde de ces vieilles murailles, vraie sinécure, est confiée à quelque vétéran de l'armée danoise, décrépît, vacillant et perclus, dont le seul souci est d'achever ses jours au coin de l'âtre et qui ne trouve à combattre que les rats et les orfraies.

— Ne vous y fiez pas trop, dit Jorg remis en expansion par le ton enjoué de la jeune dame. La forteresse n'est pas en ruine ainsi que vous le supposez. Toute ancienne qu'elle paraît, elle résisterait à l'assaut d'une armée. Quant au gouverneur, messire *Warwolf*, s'il n'est pas de la première jeunesse, il n'est pas non plus le vieil homme infirme et décrépît dont vous venez de faire le portrait, noble dame, tant s'en faut ! Ses cinquante ans lui laissent l'œil perçant, l'oreille fine et le flair d'un limier. Il ne se trouve pas un Norvégien parmi nous, si exact qu'il soit à payer sa capitation, qui ne rencontre sans frémir le gouverneur dans le chemin abrupt qui mène à *Ruvensdal*. D'ailleurs, il ne descend au village que pour des raisons majeures et son humeur farouche et solitaire nous accommode on ne peut mieux, messire *Warwolf* n'étant pas un de ces voisins avec lesquels on ait désir de se familiariser. Il n'aime pas les curieux : il ne regarde pas ce qui se passe en bas à la condition que nous ne nous mêlons pas de ce qu'il fait là-haut. Et de cette façon nous n'avons pas trop lieu de nous plaindre de lui.

— D'après ce que tu nous as dit de l'esprit pacifique des habitants de ce village, dit Steven qui, ayant mis à profit l'avertissement indirect de sa compagne, avait retrouvé son sang-froid et mis son ton à la mesure voulue, je ne devine pas quelle utilité peut actuellement avoir cette citadelle, ni dans quel but *Christian* y entretient un gouverneur et peut-être une garnison, très faible apparemment ?

— Il y a une garnison en effet, dit l'aubergiste, et une garnison assez nombreuse pour déjouer toute attaque. Sire *Warwolf* a sur les soldats une autorité sans contrôle. Tous viennent directement de *Danemark* à l'exception de son unique valet, *Tolwig*, un homme d'ici, que le gouverneur ne laisse que rarement descendre à *Ruvensdal*. Tous les ans ces Danois sont relevés de leur poste. Peut-être douze mois d'exil dans nos neiges et nos brumes sont-ils tout ce qu'un étranger peut supporter sans nostalgie ? Peut-être craint-on que les Danois qui ne sortent de la citadelle qu'avec la

permission de sire Warwolf et seulement pour les nécessités du ravitaillement, ne se lient avec les gens de ce village et, se relâchant de leur consigne sévère, ne fassent des confidences sur les mystères de Ruvsndal.

Steven fit un effort violent pour dissimuler l'angoisse que lui causaient ces révélations, si imprécises qu'elles fussent.

— Je vois, Jorg, insinua-t-il, que cette forteresse est bien moins une place de défense qu'une prison d'État !

— Oui, sans doute, acquiesça l'hôte, c'est une prison d'État. Le roi Jean de Danemark y enferma autrefois beaucoup de ceux dont il avait à se plaindre. Et une fois là, sous ce ciel morne, devant ce fiord où ne voguait nulle voile de délivrance, le chagrin noir les prenait et leur mort délivrait bien vite le gouverneur du soin de les surveiller aussi bien que de la crainte de les voir s'évader.

A cet instant, la jeune étrangère éloigna son siège de la table, bien moins parce qu'elle avait achevé son repas depuis longtemps que pour dissimuler le trouble ressenti à ces dernières paroles. Il ne fallut rien moins que la flamme rouge du foyer pour prêter à ses joues pâlies une rougeur de vie. Quoique fort impressionné lui-même, Steven semblait uniquement inquiet de la jeune dame et il l'enveloppait toute d'un regard d'attendrissement et de sollicitude.

— D'ailleurs, reprit l'aubergiste, ce sont là de ces choses qui ne me regardent pas et dont je ferais mieux de ne pas parler. Si la citadelle a jamais renfermé des captifs, ils sont morts depuis longtemps et messire Warwolf lui-même ne les a pas connus.

— Dis-moi encore, ami, reprit vivement Steven, craignant que Jorg ne poussât pas plus loin ses confidences, la garnison a-t-elle chance d'être augmentée ? Fut-elle autrefois plus ou moins forte qu'aujourd'hui ? Le fait m'intéresse au point de vue de mon commerce. Je pourrais peut-être m'entremettre pour fournir aux soldats des choses de première nécessité. Messire Warwolf, quoique rébarbatif, ne s'opposera pas à quelque entente entre ses hommes et moi. De cette façon mon voyage ne serait pas tout à fait inutile. Et, au cas où cet homme demeurerait inexorable, ne puis-je espérer qu'il sera changé bientôt pour un gouverneur moins dur et plus traitable ?

— Là encore, il y a peu d'espoir, mon jeune maître. Messire Warwolf n'est en fonction que depuis trois années. L'accroissement subit de la garnison a coïncidé avec son arrivée. Jamais aucun Danois, même un peu ivre, ne m'a parlé

d'un changement probable de gouverneur. Quant à laisser trafiquer qui que ce soit avec ses hommes ou permettre seulement qu'on leur parle, n'y compte pas : le vieux loup est trop méfiant.

— Tu disais, s'obstina Steven, qu'il n'y avait plus de prisonniers dans la citadelle. Comment alors expliquer la venue, il y a trois ans, de ce nouveau gouverneur, plus rusé, plus sévère, muni de pouvoirs plus grands que tous les autres ? Et la venue, aussi, de ce renfort inattendu de soldats ? N'a-t-on pas remarqué, dans le cortège de sire Warwolf et de ses Danois, la présence d'un captif ? Cela seul expliquerait ce surcroît de forces et de précautions.

— Nous n'avons rien remarqué, et pour cette bonne raison que le nouveau gouverneur est arrivé non pas avec le renfort de Danois, mais quelques jours après. On prétend qu'il a débarqué la nuit, à l'improviste, non par cette plage mais par l'entrée secrète et grillée dont vous avez pu voir, à la sortie du chenal, l'ouverture dans l'épaisseur du roc, au niveau même du fiord. Le gouverneur a dû monter droit à la forteresse par ces conduits souterrains, quoique aucun de nous n'y ait jamais pénétré et ne puisse affirmer qu'ils communiquent vraiment avec la citadelle.

La jeune dame tressaillit et fut, de tout son être, attentive à la question nouvelle de son prétendu parent :

— Il te paraît donc impossible, brave Jorg, personne ne l'ayant vu ni su, que sire Warwolf ait pu faire entrer des prisonniers en même temps que lui par ce débouché sur le chenal ?

— Cela se peut, mais c'est bien improbable, fit Jorg, non sans une certaine fatigue de toutes ces questions qui lui tendaient l'esprit et lui donnaient des craintes imprécises. Que sire Warwolf ait amené ou non des prisonniers, c'est un fait qu'aucun homme, désireux de vivre libre et de mourir dans son lit, n'essaiera d'éclaircir.

— N'as-tu jamais vu de visage inconnu aux meurtrières étroites percées dans la muraille, aucune ombre désolée passer lentement sur les plates-formes ou s'accouder un instant aux créneaux pour contempler ce fiord mélancolique ?

— Lui ! s'exclama Jorg, lui, laisser des prisonniers prendre l'air aux meurtrières ou se promener sur le chemin de ronde quand Ruvsndal a des cours profondes comme des puits et des cachots creusés dans les entrailles du roc ? On voit bien que vous ne connaissez pas encore messire Warwolf !

CHARLES FOLEY.

(La suite au prochain numéro.)





REVANCHE!

SUITE



Il s'arrêta, voyant le regard de sa sœur fixé sur lui, puis reprit en balbutiant :

— C'est-à-dire que... elle était vieille, alors pas belle. Ce n'était pas sa faute. Pas aimable... Il paraît... Lolan dit que ce n'était pas sa faute non plus.

— De qui était-ce donc la faute ? demanda le jeune avocat avec une gravité soudaine.

— Du malheur, répon-

dit Solange ; vous l'avez lu, monsieur, elle s'était trop repliée sur elle-même.

— Tout est donc exact ? Vous avez seulement narré des faits ?

Solange resta silencieuse, mais une profonde rougeur couvrit ses traits et, se détournant à demi, elle parut suivre attentivement un vol d'hirondelles au-dessus du clocher de Chaville.

— Vous pouvez parler franchement à M. Kerviler, ma petite, dit alors M^{me} de Pénaulan. Sa sympathie vous est acquise, et ses conseils vous seront certainement utiles. Voyons, Renaud, que pensez-vous de l'affaire du testament ? C'est vrai comme... tout le reste.

— Je pense... Il faut d'abord savoir si M^{lle} Mieussen désire connaître mon opinion.

La rougeur de Solange s'accentua.

— Vous devez penser que ce refus de fortune est de l'orgueil ?

— Oui.

— Bravo ! s'écria Ary. Peut-être...

La jeune fille réprima un mouvement d'impatience.

— Je t'ai fait observer, Ary, que tu devais garder le silence sur cette question d'héritage. Dois-je encore te le rappeler ?

Elle continua, s'adressant à Renaud :

— Quand j'ai jeté au feu le testament, oui, j'ai cédé à un mélange d'orgueil et de révolte indicible. Mais l'acte de renonciation a été décidé à froid. Je ne voulais à aucun prix d'un procès ; et, je

l'avoue, je préfère ma pauvreté à une fortune si ardemment convoitée par ailleurs, que, pour la posséder, on ne craignait pas de faire planer sur moi des soupçons injurieux.

— N'avez-vous pas songé, dit Renaud avec effort, que la personne, qui vous traitait en termes un peu vifs, agissait aussi dans un premier mouvement de colère ? que, ce premier mouvement passé, elle pouvait regretter amèrement sa réclamation injuste ?

— Non, je n'y ai pas songé. Quand une chose est accomplie, pourquoi regarder en arrière ?

— Pour se repentir quand on a tort, répondit lentement Renaud. Voyons, mademoiselle, supposons que la Providence vous rapproche de...

Solange ne le laissa pas achever.

— Je garde à ma vieille amie un souvenir profondément reconnaissant, dit-elle tout émue, sa fortune nous eût rendus heureux, mes frères et moi. Mais ce que j'acceptais de son affection, je le refuserais de celle qui est maintenant son héritière légale.

— Ce ne serait cependant qu'une restitution.

— Eh bien ! si la sœur de ma propriétaire éprouve quelque jour des remords, elle n'aura qu'à mettre cet argent en bonnes œuvres : les misères de tout genre ne manquent pas.

Renaud brisa nerveusement une branche de glycine qui courait en festons capricieux le long de la terrasse et, s'adressant à M^{me} de Pénaulan avec une certaine amertume :

— Vous pensiez, madame, que mes conseils pourraient être utiles à M^{lle} Mieussen, veuillez reconnaître mon impuissance, je vous prie.

— Pardonnez-moi, monsieur, s'écria Solange. Vraiment, la question soulevée est si... personnelle que... Mais, M^{me} de Pénaulan a raison... J'ai besoin de votre avis... d'autant plus besoin, que le tuteur de mes frères les oublie totalement pour s'occuper des tumulus de Locmariaquer, et je ne veux certes pas l'importuner une seconde fois... Donc, voici la chose : Je désire qu'Ary entre dans une école préparatoire à Saint-Cyr : l'école de la rue Lhomond est toute indiquée, n'est-ce pas ?

— Vous connaissez le prix de la pension ?

— Oui ; le roman et notre petit revenu en paieront les deux tiers. Pour le troisième tiers, je supplierai

le directeur de faire ce qu'on fait dans les grands séminaires : les prêtres soldent peu à peu leurs arriérés. Ary les soldera plus tard, quand il aura les épaulettes d'officier.

— Comment ! vous abaisserez votre orgueil jusqu'à solliciter le directeur de la rue Lhomond ?

Solange devint très rouge. Mais elle répondit : — Oui.

— Si vous épuisez ainsi vos ressources pour votre frère Ary, que deviendra votre petit Léo ?

La jeune fille soupira.

— Léo est jeune, peu travailleur, je lui ferai simplement donner quelques leçons, pendant ces deux années, par un jeune professeur qui habite notre hôtel. Nous avons bien cherché avec Ary et nous n'arrivons pas à trouver d'autre combinaison.

Renaud, appuyé sur la balustrade de la terrasse, resta silencieux durant quelques minutes, effeuillant distraitemment les délicates roses blanches qui s'entremêlaient aux lourdes grappes de glycine... Puis, relevant la tête, il se tourna vers Solange :

— Mme de Pénaulan m'a présenté à vous comme un ami, mademoiselle, voulez-vous me considérer comme tel ?

— Oui, oh oui ! vous vous êtes déjà montré si bon !

— Eh bien ! je connais intimement le directeur de Stanislas, laissez-moi tenter une démarche auprès de lui ; l'école importe peu à M. Ary, je pense ?

Ary secoua la tête.

— L'important est que j'arrive, dit-il. Mais pourquoi Stanislas plutôt que la rue Lhomond ?

— Parce que, en parlant pour vous, je parlerai aussi pour votre frère...

— Merci ! Merci ! quel que soit le résultat, s'écria Solange. Mais les concessions du directeur seront-elles assez fortes pour s'accorder avec les ressources minimales que je viens de vous énumérer ? Il est vrai qu'en me plaçant comme institutrice, demoiselle de compagnie...

— Vous vous sépareriez de votre petit Léo ?...

L'enfant vint se blottir dans les bras de sa sœur, et, levant vers elle son visage soudainement attristé :

— Tu ne voudrais pas, dis ?

— Si, je voudrais, puisque ce serait pour ton bien.

— Et tu pleureras toutes les nuits. Je te connais, va... N'est-ce pas, monsieur, je ne quitterai pas Lolan ?

— Non, répondit Renaud tout ému de cette scène, j'espère qu'à ma prochaine visite je serai porteur d'une bonne nouvelle.

Léo battit joyeusement des mains, puis, allant vers Lissel :

— Vous savez, Lissel, il faudra le laisser gagner au croquet ?

— Oui, mon amour, et nous lui mettrons sur le front la couronne du vainqueur, et nous le placerons sur un char triomphal auquel nous nous attellerons, nous, les vaincus.

— En attendant la couronne et le char, je vais prendre le train, dit Renaud.

— Oh ! cousin, restez jusqu'à ce soir.

— Impossible, cousine, j'ai un rendez-vous d'affaires qui me paraît déjà bien compromis, car j'ai oublié l'heure auprès de vous.

Il serra la main de Lissel et d'Ary, embrassa Léo, salua profondément Solange, et offrit son bras à Mme de Pénaulan qui se levait pour l'accompagner. L'un et l'autre firent quelques pas en silence ; puis, la comtesse demanda, arrêtant sur le visage pensif de son compagnon un regard scrutateur :

— Vous êtes désillusionné, Renaud ?

— Oui. Les soucis matériels devaient, me semblait-il, avoir donné quelques regrets de la fortune perdue à M^{lle} Mieussen ; or, sa physionomie, sa voix, révèlent une implacable résolution de ne rien accepter de cet héritage. Je suis actuellement dans un labyrinthe ; il peut s'écouler des mois avant que je trouve une issue favorable. La présence de M^{lle} Mieussen vous serait sans doute importune, et, pourtant, je ne veux lui laisser ni sa chambre d'hôtel, ni son travail assidu... Vous pourriez lui parler d'une maison religieuse...

— Dont elle ne voudrait pas laisser payer la pension ! Non, non, Renaud, je la garderai... pour Lissel, à titre de maîtresse de dessin et de demoiselle de compagnie. Afin qu'elle soit plus libre, je lui donnerai, l'hiver, les deux pièces du pavillon au fond de mon minuscule jardin, et la question d'appointements sera réglée de façon à sauvegarder son amour-propre, tout en assurant sa tranquillité d'esprit. Peu à peu, dans nos rapports quotidiens, j'arriverai, je le crois, à vaincre cette fierté, du moins, son excès.

— Hélas ! j'en doute.

— Nous atteindrions plus vite le but, faut-il vous l'avouer, si, tout en ne perdant pas de vue cette pauvre petite, nous la laissions aux prises avec les mille difficultés de la vie parisienne, et, surtout, l'instruction de ses frères. La lassitude...

— Non, non, interrompit vivement le jeune avocat. M^{lle} Mieussen n'a déjà que trop souffert...

— Alors, patientez... Vous allez vous entendre avec le directeur de Stanislas ?

— Oui. Je suis sûr qu'il ne me trahira pas... A vous, madame, je dis merci simplement, mais vous savez tout ce qu'il y a de reconnaissance sous ce mot banal... Maintenant, je vous quitte. Voilà le train... Au revoir.

— Au revoir et bon courage !...

Derrière la grille qui clôturait Castelrose, Mme de Pénaulan le regarda s'éloigner. Quand il eut disparu sous le hall des voyageurs, elle demeura quelques instants encore, les yeux fixés sur la petite gare de Chaville, puis, elle prit à pas lents le chemin du retour, tout en murmurant à demi-voix : « Bon courage, oui... Mais je ne sais comment nous pourrions réussir... »

XVIII

Trois jours plus tard, Mme de Pénaulan apprenait de Solange une nouvelle maille de tricot, et Lissel dessinait un arbre des plus fantaisistes, quand Renaud parut sur la terrasse, précédé de Léo gambadant comme un fou.

— Bonne nouvelle ! cria l'enfant radieux.

Mme de Pénaulan sourit... Lissel jeta ses crayons en l'air ; Solange, elle, laissa tomber son travail et devint toute pâle.

— Oui, bonne nouvelle. J'ai réussi au delà de mes prévisions, dit Renaud après un cordial bonjour. Le directeur de Stanislas accorde bourse entière à vos frères, mademoiselle. Vous n'aurez à vous occuper que du trousseau de M. Ary. Quant à Léo, on le prend comme demi-pensionnaire. Êtes-vous satisfaite ainsi ?

Oppressée, elle balbutia :

— Oui, oh ! oui... Mais comment avez-vous pu tant obtenir ?

— Le directeur de Stanislas est fils d'un commandant. Je lui ai dit : « Mon cher directeur, il s'agit d'enfants d'officier. » « Enfants d'officier ! » Des mots magiques pour ce cœur bien français. Il m'a tendu la main, comme je vous la tends, mademoiselle, et m'a répondu : « Je les prends ! »

Solange avait mis sa main, une main bien tremblante, dans celle de Renaud... Les yeux ardemment fixés sur lui, elle buvait ses paroles, insoucieuse des larmes de joie qui inondaient ses joues.

— Je ne pourrai jamais... jamais acquitter ma dette de reconnaissance, murmura-t-elle d'une voix étouffée.

— Jamais ? Qui sait ?

Elle secoua la tête, trop émue pour prononcer une syllabe.

— Qui sait ? répéta le jeune avocat... Un jour peut-être je vous demanderai un service.

De nouveau elle secoua la tête, balbutiant avec effort :

— Dieu le veuille ! Mais si je suis sûre de ma constante gratitude, je suis sûre, hélas ! de mon impuissance.

— Voyons, je vais vous éprouver, dit gaiement Renaud : je suis avocat, vous le savez ; comme tel, admettons que je retrouve la sœur de votre propriétaire...

Il s'arrêta en voyant la physionomie bouleversée de Solange et le signe désapprobateur de Mme de Pénaulan.

— Pardonnez-moi, reprit-il, j'ai tellement l'habitude de taquiner Lissel que je m'oublie en ce moment. Ne me répondez pas.

Un faible sourire parut sur les lèvres de la jeune fille.

— Non, je ne répondrai rien, car je craindrais de me montrer ingrate dès la première minute.

Ingrate ! quand je viens de prendre le ciel à témoin de ma reconnaissance !

— Au lieu de toutes ces belles phrases, remarqua Lissel, nous ferions mieux d'appeler le futur saint-cyrien...

Léo haussa les épaules.

— Il est encore en tête-à-tête avec ses grimoires.

— Ary m'inquiète depuis un mois, dit tristement Solange. Son corps est là, mais son esprit, son cœur, son âme, vont je ne sais où. Je dominais l'enfant, l'écolier ; ma main n'est plus assez forte pour diriger l'adolescent. Il échappe à mon influence.

— A Stanislas, le travail l'absorbera tout entier. Ne vous tourmentez pas, mademoiselle : les rêves resteront sous les ombrages de Castelrose, car ce n'est pas en rêvant qu'on peut entrer à Saint-Cyr. Où trouverai-je votre frère, mon petit Léo ? Ah ! je l'aperçois se promenant d'un air grave. Je vais le rejoindre, et nous reviendrons ensemble dans quelques minutes.

— Si je vous suivais, mon cousin ?

— Peignez plutôt votre arbre, mademoiselle Lissel ; il est ébouriffé comme certaine cousine de ma connaissance.

— Bon ! on ne me veut pas. Au revoir, monsieur le diplomate.

— Au revoir, mademoiselle Rosa Bonheur...

Tout à l'extrémité du jardin se trouvait une allée bordée de vieux tilleuls, dont les branches formaient un berceau touffu, impénétrable aux rayons du soleil. C'est là qu'Ary, très grave, en effet, se promenait à pas lents, jetant, de temps à autre, un regard distrait sur la forêt de Chaville, dont la masse sombre s'étendait jusqu'aux limites de l'horizon. A la vue de Renaud, qui déboucha tout à coup d'un petit sentier non loin de lui, il tressaillit de plaisir.

— Monsieur Ary, dit le jeune avocat, s'avancant la main tendue, vous entrez à Stanislas dans trois semaines.

— Dans trois semaines ! répéta Ary, radieux. Tout a donc pu s'arranger ?

— Oui, bourse entière pour vous et Léo. Vous paierez le directeur en sortant avec le n° 1.

Une rougeur de honte avait d'abord couvert le front d'Ary. Aux derniers mots, un sourire quelque peu amer entr'ouvrit ses lèvres...

— Je suis, en effet, tenu de faire honneur à la maison et à vous, monsieur. Soit, je m'efforcerai de sortir avec le n° 1. Cette promesse est, je crois, le meilleur remerciement que je puisse vous adresser. Quant au directeur de Stanislas, j'espère pouvoir plus tard...

— Mon jeune ami, interrompit Renaud, le directeur de Stanislas attend un bon élève, et n'escompte pas l'avenir. Quand vous irez, plus tard, lui montrer vos épaulètes, votre panache, votre épée, l'assurer que vous serez toujours bon chrétien et vaillant soldat, il vous ouvrira ses bras, et non son coffre-

fort pour recevoir de l'argent, sachant bien que la monnaie ne tinte guère dans le gousset des officiers... Vous rougissez d'être « boursier » ? Quel déshonneur y a-t-il donc à n'avoir pas de fortune ?

Comme Ary demeurait silencieux, il continua d'une voix plus grave :

— Le déshonneur, Ary, est de salir votre plume en écrivant dans un infâme petit journal. Ah ! si votre sœur savait !

Ary était devenu d'une pâleur de mort.

— C'est faux ! balbutia-t-il.

— Ne niez pas, mon pauvre enfant, ce serait inutile. Avouez-moi plutôt qui vous a poussé dans une voie pareille ?

— Personne, dit Ary d'une voix sombre. J'ai simplement reconnu que c'était le seul moyen de gagner très vite de l'argent.

— Alors, « pour gagner très vite de l'argent », vous êtes prêt à tout faire ?... Parfois la faim pousse à toutes les extrémités. Vous n'avez pas eu faim, Ary ?

— Non ; mais, depuis la mort de mon père, la pauvreté me fait trop souffrir.

— La pauvreté ! Est-on jamais pauvre quand on est riche d'honneur et de courage ?... Allons, promettez-moi que vous n'agirez plus en lâche...

Avec un élan que Solange ne lui connaissait pas, Ary serra la main que lui tendait Renaud en disant :

— Je promets !

Il ajouta plus bas, non sans hésitation :

— J'ai gagné deux cent trente francs, et...

— Et vous ne voulez ni ne pouvez les garder ? interrompit Renaud. Nous allons comploter tous les deux. Je vais donner, en votre nom, ces deux cent trente francs à un pauvre diable qui doit nourrir cinq marmots et sa vieille mère avec le prix de sa journée de travail.

Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine d'Ary.

— Qu'il prie pour que j'arrive bien vite, dit-il. Et... ma sœur ignorera toujours, n'est-ce pas, ce... que vous avez appris ?

— Oui, toujours ! répondit la voix grave de Renaud.

— Solange est si pieuse, si courageuse surtout, qu'elle ne pourrait comprendre... Elle ne pardonnerait pas...

A travers les branches des tilleuls, dont les fleurs répandaient, sous la chaleur du jour, une odeur capiteuse, Renaud regardait, au loin, sur la terrasse de Castelrose, celle dont la vaillance et la foi « ne pourraient comprendre, ne pourraient pardonner », un abaissement comme celui dont Ary s'était rendu coupable. Quelle énergie se cachait sous cette apparence frêle ! Et quelle tendresse se cachait sous cette énergie !

« Peut-être que, sans la souffrance, elle eût été comme toute les jeunes filles que je connais, pen-

sait-il. C'est au vent de la montagne et de la mer que croissent les fleurs les plus robustes, et c'est parmi les épines des buissons que se trouvent les fleurs les plus délicates. Je crois qu'il faut aussi l'air froid de l'adversité, et les ronces du chemin de la vie, pour pétrir le cœur de force et de sensibilité. Après ce rude apprentissage de la douleur, et délivrée des soucis qui la vieillissent avant le temps, M^{lle} Mieussen serait une femme ravie... »

Renaud tressaillit en plein rêve.

— Vous emporterez l'argent ce soir, aujourd'hui même, disait Ary, ne comprenant pas ce long silence.

— Aujourd'hui même, répéta Renaud avec un sourire, et il est entendu que, désormais, si vous avez une peine, une difficulté, vous recourrez à moi très simplement comme à un ami ?

— Oui, répondit Ary tout bas.

— Bon ! j'y compte. Maintenant, allons retrouver M^{me} de Pénaulan. Lissel agite son mouchoir ; sa patience est à bout.

A la nuit seulement, Renaud quitta Castelrose. Plus encore peut-être qu'à sa précédente visite, il s'était montré plein de franchise, de verve et d'entrain, et Lissel en fit la remarque, tout en guettant, à travers une éclaircie, le train qui allait emmener le jeune avocat.

— Comme Renaud devient causeur et gai, grand'mère !

— Renaud est jeune et se plaît avec la jeunesse, petite fille. De plus, il trouve ici un auditoire si complaisant ! Vous êtes tous quatre suspendus à ses lèvres.

— Tous cinq, grand'mère. Et même je suis sûre que la plus sincère admiratrice de Renaud c'est vous.

M^{me} de Pénaulan sourit.

— Parce que, depuis longtemps, j'ai pu apprécier non seulement son intelligence et son esprit, mais les solides qualités de son cœur. Par sa foi, sa charité, Renaud est, à Paris, un nouvel Ozanam...

— Lissel, questionna Léo, qu'est-ce qu'un « nouvel Ozanam » ?

— Un nouvel Ozanam, répondit Lissel d'un air grave, c'est la moitié d'un saint.

L'enfant ouvrit des yeux immenses.

— La moitié d'un saint ! s'écria-t-il. Mais il ne ressemble pas du tout à un saint, M. Kerviler ! Les saints sont vêtus de peaux de bêtes et mangent des racines...

Cette fois, Lissel éclata de rire.

— Et Renaud porte un costume « dernier genre », puis, il a joliment savouré le salmis de pigeons et la crème à la vanille, n'est-ce pas, mon bijou ?... Eh bien ! cela ne fait rien. Malgré la coupe extra de son veston et son amour pour la crème, Renaud mérite une place sur le calendrier entre saint Vincent de Paul et sainte Elisabeth de Hongrie. Dès l'aurore, il visite les mansardes, soigne les

vieux, débarbouille les bambins en leur faisant le catéchisme, donne à toutes les misères qui lui tendent la main... Je le taquine sans cesse, mon vieux Renaud, et ne lui avouerais pas ma pensée pour un empire; mais je le trouve déconcertant à force de perfection. Un froc sur le dos et le titre de « maître des novices » cela lui irait!... Non, pourtant, il a des allures trop décidées et des yeux... des yeux qu'un religieux ne braquerait jamais ainsi : des revolvers!... Vous riez, monsieur Ary?...

— Oui, mademoiselle; M^{me} de Pénaulan et ma sœur ne sont pas très graves non plus. Je me hâte cependant de vous dire que je partage votre admiration pour M. Kerviler. Il est à la fois attractif et captivant.

Vivement, Solange tourna la tête et regarda Ary. Jamais elle ne l'avait entendu s'exprimer avec ce ton chaleureux. Jamais elle n'avait vu dans ses yeux une telle flamme enthousiaste. Jamais non plus elle n'avait surpris sur son visage une émotion aussi intense.

Par quel charme magique le jeune avocat s'était-il emparé de cette nature orgueilleuse? Quel moyen avait-il pris pour faire vibrer ce cœur dont les cordes restaient presque toujours muettes? Elle se le demandait, tandis que Lissel continuait de causer et de rire. Elle se le demanda encore, une heure plus tard, quand, le sommeil fuyant ses paupières, elle vint s'accouder à la fenêtre de sa chambre.

La campagne était plongée dans un profond silence. Seules, les feuilles des grands arbres frissonnaient parfois sous une brise très douce. Et cette brise apportait alors jusqu'au château le parfum des fleurs ornant les corbeilles de la pelouse, joint à celui, plus pénétrant peut-être, des tilleuls qui avaient abrité la conversation d'Ary et de Renaud.

Là-bas, sous cette allée ombreuse, une transformation s'était opérée en Ary. Si la voix de son frère, si l'expression de sa physionomie avaient pu tromper Solange, son baiser du soir, plus tendre, son regard plus franc, plus joyeux, venaient de lui donner la certitude. Au moment de le quitter pour la nuit, elle lui avait dit simplement :

— Es-tu heureux d'entrer à Stanislas?

— Oh! oui...

Et, se départant de son mutisme habituel, il avait ajouté :

— Bien heureux aussi de l'amitié de M. Kerviler. Cet homme-là est « quelqu'un », ma sœur.

« Est-ce donc par l'ascendant de son talent, de son intelligence, qu'il a charmé Ary? pensait Solange, les yeux fixés sur l'allée des tilleuls. Sans doute... Étrange différence entre nous! Ce qui m'a séduite tout d'abord, ce qui me séduit encore, ce n'est pas tant l'intelligence, que la délicatesse dans la bonté... La délicatesse! la bonté! deux fleurs très rares! »

Et Solange se revint au parc Monceau, sanglotante, désespérée. Elle se souvint du regard plein de compassion de Renaud Kerviler, lui rapportant son manuscrit oublié. Elle sentit de nouveau ce tressaillement d'espoir éprouvé à l'énoncé d'un journal qui lui était inconnu, et son allègement immense en écoutant les paroles de Renaud dans le bureau de M. Terny. Maintenant, grâce à lui, ses deux frères allaient entrer à Stanislas, et, juste au moment où elle comprenait qu'Ary échappait à son influence féminine, Renaud le dominait par sa personnalité puissante.

— Tous mes bonheurs viennent de M. Kerviler, murmura Solange à demi-voix, même la connaissance de M^{me} de Pénaulan, puisque, un jour, Lissel me l'a presque avoué... Comment n'aurais-je pas pour lui une reconnaissance passionnée? Comment ne prierais-je pas chaque jour pour qu'il soit heureux?...

Elle s'arrêta brusquement. Quelle vision troublante faisait soudain monter à ses joues une vive rougeur, mettait dans ses yeux une expression désolée, imprimait sur ses traits une profonde souffrance?... Seule, la jeune fille aurait pu le dire... Mais ses lèvres demeurèrent closes... Les larmes, il est vrai, ont un langage, et Solange, s'agenouillant devant sa fenêtre, après un dernier regard à l'allée des tilleuls, cacha son front dans ses mains et pleura...

XIX

Au jardin de Castelrose, la chaleur est accablante; les oiseaux se taisent au fond des nids; le feuillage des arbres reste immobile; les fleurs s'inclinent, languissantes, sur leur tige... Au salon, les stores sont baissés. Mais, un rayon de soleil, glissant par la porte entr'ouverte, arrive jusqu'à M^{me} de Pénaulan, assise dans une grande bergère, un livre auprès d'elle, un tricot entre les mains. Le livre n'est pas feuilleté, les aiguilles ne s'entrechoquent pas avec un petit bruit sec et régulier. M^{me} de Pénaulan vient de s'endormir; son sommeil est léger comme celui de tous les vieillards, car un son de voix sur la terrasse lui fait ouvrir les yeux, et elle sourit en voyant entrer Renaud Kerviler.

Habitué à l'aveuglante clarté du dehors, le jeune avocat s'arrête indécis, dès qu'il a franchi le seuil, cherchant à percer l'obscurité qui l'entoure.

— Arrivez en ligne droite, Renaud, dit alors M^{me} de Pénaulan, après s'être amusée une minute de son embarras. La chaleur est partout si intense que je me suis réfugiée ici, en pleines ténèbres.

— En pleines ténèbres, c'est bien le mot, madame : on n'aperçoit rien, ni personne. J'allais appeler Jean à mon secours. Êtes-vous seule? Ou bien ma gente cousine se cache-t-elle sous une table ou derrière un rideau?

— Je suis seule. Les enfants sont allés au village, chercher du fil, des amorces, je ne sais plus quoi encore. Il faut avoir leur âge et le vôtre pour sortir avec une température pareille. Allons, vous voilà au but. Donnez-moi la main, et asseyez-vous. Pourquoi n'êtes-vous pas venu me demander à déjeuner?

— Parce que je prends ce soir l'express de Bretagne : alors, visites, préparatifs, etc...

M^{me} de Pénaulan regarda attentivement Renaud.

— Vous n'avez pas de mauvaises nouvelles de M^{me} Kerviler?

— Non, oh ! non. Mais, les années précédentes, j'étais à Saint-Quay dès le mois d'août, et ma mère s'inquiète tant de me voir à Paris en septembre, qu'elle m'écrivit par dépêche : « J'arrive, si, demain, tu n'es pas à Ker-Roc. » Donc, je pars.

— Le repos, l'air natal vous feront grand bien, mon ami. Ici, vous travaillez avec excès ; or, les forces humaines ont des limites, vous finirez par tomber malade.

Il resta silencieux. Elle poursuivit :

— C'est la première année, en effet, que vous demeurez si tard à Paris. Vous n'êtes pas retourné en Bretagne depuis le printemps ?

— Non, répondit brièvement Renaud.

— Alors, je comprends l'impatience de M^{me} Kerviler... Suis-je indiscrete en vous demandant si vous avez appris à votre mère que vous avez retrouvé M^{lle} Mieussen?...

— Vous n'êtes jamais indiscrete, madame. Je l'avoue, je n'ai encore rien dit.

— Un tort, peut-être. Je crois qu'elle s'intéresserait à Solange. Cette enfant est attachante ! attachante dans son rôle maternel, attachante par ses qualités d'intelligence, d'esprit et de cœur... Aussi...

M^{me} de Pénaulan s'arrêta, puis reprit avec un fin sourire :

— Aussi, je caresse un rêve depuis une quinzaine... Je vous parlerai de cela à votre retour, ou vous l'écrirai... Comment ! Vous me quittez déjà?...

Un peu pâle, Renaud s'était, en effet, levé :

— Mes minutes sont comptées aujourd'hui, madame ; sans cela, fidèle à mes vieilles habitudes, je m'oublierais à Castelrose. Vous voudrez exprimer, n'est-ce pas, à Lissel, à M^{lle} Mieussen et à ses frères, tous mes regrets de n'avoir pu leur dire « au revoir ? »

— Lissel va être désolée. Elle n'aime personne comme « son vieux Renaud ».

— Chère petite Lissel, je l'aime bien aussi !... Adieu, madame. N'oubliez pas trop le voyageur.

— Peut-on vous oublier, quand on vous connaît !... Mes amitiés à M^{me} Kerviler, et passez de bonnes vacances. Vous ne voulez pas que je vous accompagne jusqu'à la grille ?

— Avec cette chaleur ? Non, certes, adieu encore.

— Adieu.

Il partit, mécontent, triste, longeant la grande allée d'un pas de moins en moins rapide, interrogeant du regard les profondeurs du parc, prêtant parfois l'oreille, quand un bruit lointain de voix arrivait jusqu'à lui. Ce ne fut qu'à la sortie de Castelrose que son visage s'anima soudain à la vue d'un petit groupe qui arrivait tout rieur.

— Que vous êtes aimable, cousin, s'écria Lissel, vous venez nous rejoindre ?

— Non, cousine, j'allais... je vais prendre le train. Ma mère me réclame, je pars ce soir.

Le sourire disparut aussitôt des lèvres de Lissel.

— Vous resterez longtemps ?

— Un mois.

— C'est long !

— Je suis flatté, cousine ; mais, permettez-moi de vous faire observer que, les autres années, je restais absent deux mois.

— Eh bien ! c'était encore plus long, voilà !

Léo, silencieusement, vint appuyer ses lèvres sur la main de Renaud, et Ary, qui le regardait, dit, avec cette chaleur d'accent qui, chez lui, étonnait toujours sa sœur :

— Léo vous exprime, à sa manière, sa pensée et la mienne. Vous allez nous manquer, monsieur.

Involontairement, Renaud tourna les yeux vers Solange. Elle souriait... Et ce sourire causa au jeune homme une impression si pénible, qu'il murmura, non sans amertume :

— M^{lle} Mieussen paraît ravie de mon départ.

Une rougeur subite envahit le visage de Solange ; mais, ne donnant pas son opinion personnelle, elle répondit simplement :

— Je pensais au bonheur de M^{me} Kerviler.

Toute l'après-midi, au milieu de ses courses multiples, cette phrase, dénuée d'égoïsme, tinta aux oreilles de Renaud. La nuit, tandis que l'express l'emportait vers la Bretagne, il revit une élégante silhouette de jeune fille qui n'était pas celle de Lissel, deux grands yeux bruns s'arrêtant sur lui, avec une expression de reproche, des lèvres fraîches disant en souriant :

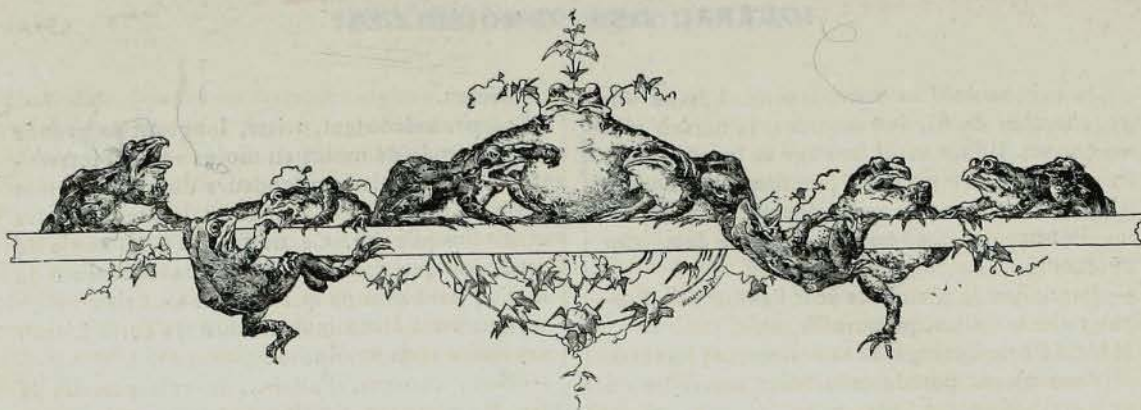
« Je pensais au bonheur de M^{me} Kerviler. »

Énervé de cette obsession, triste, presque aigri sans trop savoir pourquoi, Renaud se leva, tira, d'un geste brusque, le rideau qui voilait la lampe éclairant le compartiment de 1^{re} classe où il se trouvait seul, et se mit à lire un livre nouveau acheté au départ. Le style lui parut insipide, les réflexions de l'auteur absurdes. De nouveau, la lampe fut enveloppée de son rideau de soie verte, et Renaud chercha dans le sommeil l'oubli de ces longues heures de voyage.

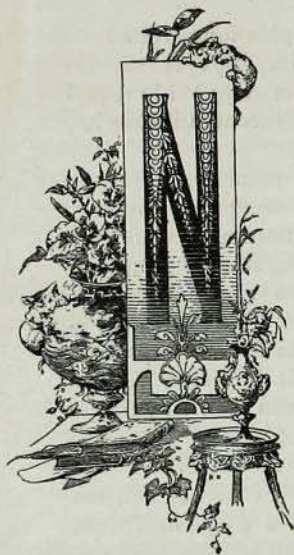
M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)





Causerie de Quinzaine



ous venons de traverser une grève pittoresque, qui, si elle a ennuyé quelques personnages, en a amusé un grand nombre dans Paris. Je veux parler de la grève des facteurs, ces hommes de lettres, si sympathiques au public, si populaires, dont les modestes réclamations ont été prises en considération.

Pendant ces quarante-huit heures de lutte et d'hésitations, le bon public parisien, toujours gouailleur et amoureux du pompon, lorsqu'il a vu les petits soldats arpenter les rues, nez au vent, à la recherche des numéros, les mains pleines de lettres déjà en retard, s'est spontanément improvisé distributeur auxiliaire de ces novices, et quand il a eu vidé la boîte aux lettres, il a vidé, toujours avec son ami le soldat, soit un bock soit un petit verre, à la santé et au triomphe de l'armée.

Le matin de ce jour, les soldats facteurs avaient mangé la soupe avec les camarades à la caserne, mais le soir, à cause des lenteurs d'un service improvisé aussi subitement, ils ont dîné sur les marches de l'Hôtel des postes, leur charcuterie piquée au bout du couteau, et leur pain entre les genoux; il y avait au menu une éclair et un cigare, et six sous de boni, l'administration s'étant montrée grande et généreuse dans sa rétribution pour ce service supplémentaire.

Et pendant vingt-quatre heures, on en a parlé, on en a ri, puis on s'est occupé d'autre chose. Particulièrement du Congrès de la paix, qui lui paraît devoir se prolonger plus que la grève des facteurs, si l'on en juge par les sages lenteurs du

début. Les trois premières séances se sont passées en échange de télégrammes, de compliments; puis il a fallu nommer les commissions, les sous-commissions, les délégués, les rapporteurs, les secrétaires; puis les faire connaître aux gouvernements intéressés; puis dîner, puis danser; maintenant que tout ce cérémonial est accompli, je pense qu'on va s'occuper de la paix.

Une chose charmante, c'est le choix de La Haye comme lieu de réunion pour ce congrès. Voilà cette petite reine de dix-neuf ans, à qui tous les mondes s'en remettent du soin de désigner l'asile où ils vont essayer de n'être plus les méchants hommes qui se dévorent entre eux. Ils lui ont dit: « Petite Wilhelmine, nous ne pouvons être jolis comme toi, rieurs comme toi, bons comme toi, mais peut-être tout de même que si tu nous permettais de rester auprès de toi, un reflet de ce que tu es éclairerait nos travaux. » Et la jeune fille leur a donné un beau palais pour les délibérations, et un bal pour les mettre en train... de travailler. All right!

Si nous continuons à noter les faits saillants de cette quinzaine, nous sommes obligés de reconnaître que non seulement les choses sérieuses comme les grèves et les congrès ont eu des joyeusetés, mais que les accidents les plus tragiques eux-mêmes ont eu leur côté comique. Le naufrage du *Paris* par exemple. Au moment où il échoua, les passagers, en tenue de lit, se sont précipités sur le pont, sans souci de l'étrangeté de leur vêture. Puis, lorsqu'il fut certain qu'on ne courait pas de danger, des âmes charitables engagèrent ces dames à rentrer dans leurs cabines pour compléter cette trop sommaire toilette. Point du tout! les passagères, effrayées de la perspective de descendre sans être assurées de pouvoir remonter librement, ne voulurent pas bouger de l'étage supérieur, tout ce qu'on put obtenir d'elles fut

qu'elles se retirassent dans le salon du pont où on leur apporta leurs vêtements. Elles étaient fort occupées à se débrouiller dans ce vestiaire improvisé, lorsqu'un homme entra : *Schoking* ! Il était en caleçon et coiffé de la toque de fourrure de sa femme, dont les petites queues naturalisées pendaient galamment autour de sa nuque rasée et de son visage effaré ; on le pria de se retirer et d'aller compléter son costume en bas ; mais lui, pour les mêmes motifs qui renaient sa femme en haut, se réfugia dans le salon de musique et revêtit son smoking et le reste. Puis, comme la situation était de plus en plus rassurante et que la réaction portait aux oppositions, on passa d'une terreur exagérée à une gaieté exaltante, et la nuit s'acheva entre passagers, à faire de la musique et à prendre du thé et des sandwiches. La peur creuse l'estomac, paraît-il.

Tout le monde a profité du joli mois de mai pour avoir sa fête. Arles a rajeuni ses traditions en brouillant un peu les époques de son histoire, et les attributions de ses monuments. Elle a réuni ses invités pour un banquet dans le cloître de Saint-Traphime, ce qui est plus qu'un anachronisme ; elle a fait réciter des poésies provençales au théâtre romain, et elle a fait présider à l'événement de six malheureux chevaux par la reine des Félibrige, sous prétexte de tauromachie. Mais, au printemps, en Arles, avec le beau soleil, les chansons provençales, la coiffe audacieuse des Arléses, on n'y regarde pas de trop près, et même, en y regardant, on trouve de fort séduisants et pittoresques tableaux.

La ville de Toulon a eu le privilège de recevoir la première, en France, la mission Marchand, et de manifester son enthousiasme patriotique pour ces vaillants soldats. Moi, si j'avais commandé la fête, j'aurais mis en tête du cortège des pleureuses pour sangloter très bas, en répétant le nom de Fachoda. Il me semble que cela eût été plus à l'unisson des pensées et des sentiments du héros qui revient de là-bas.

Pour reprendre la question des fêtes, Paris a eu aussi la sienne à propos de la presse ; maintenant,

elle prépare celle du Grand Prix, qui va durer plusieurs jours, et qui aura sa retraite aux flambeaux et beaucoup de punchs successifs. Pourvu qu'elle ait du soleil ! Cet astre capricieux a manqué à bien des rendez-vous cette année, et, sans lui, il n'y a pas de plaisir possible ; il habille si bien les cortèges, met tant d'éclat au fronton des arcs de triomphe, et de gaieté au cœur de la foule ! Une fête avec des parapluies n'est plus une fête, et je me range à l'avis des snobs, qui veulent le supprimer dans la vie moderne. On le remplacera par des tissus imperméables, paraît-il ; je demande qu'on invente une petite visière de supplément pour que l'eau qui se déverse du chapeau ne fasse pas rigole dans le cou, ce qui est particulièrement désagréable, et puis aussi un machin pour empêcher la pluie de fouetter le visage, ce qui n'est pas non plus amusant. Enfin, je demande que tout cet attirail de plongeur ne sente pas le caoutchouc, ni même le goudron ou le pétrole ; l'autre jour, un jour de déluge s'il en fût, j'étais en prière à l'église ; voilà que j'ai une distraction, et que je me crois dans la rue après le passage d'un automobile. Je relève la tête, et, au lieu d'un moteur à pétrole, j'aperçois le sabre d'un lieutenant pointant sous un caoutchouc tout neuf. Quelle confusion pour mon âme que cette absence aussi complète, mais aussi, quelle odeur !

Puisqu'il y a un peu de tout dans cette chronique, et que les cérémonies religieuses interviennent sous forme de conclusion, laissez-moi vous parler d'un baptême de cloche qui a fort agité parrains, marraines et badauds. Les centaines de boîtes commandées pour la circonstance n'étaient point banales, et resteront un précieux souvenir pour ceux qui en recevront, les unes en satin blanc, les autres, en papier mat, représentaient des vues de la chapelle où va être installée la baptisée ; ces vues, faites au burin par une charmante jeune artiste de la région, sont de petites merveilles, et c'est une idée heureuse que de s'être servi d'un talent local, dans la circonstance, pour faire sortir de la banalité ce cadeau de dragées exigé par l'usage. Ding, ding, dong !



Pensées et Maximes

Les femmes les plus accomplies sont aussi, en raison de leur perfection, les plus essentiellement femmes par leur manière de comprendre et de sentir.

DANIEL STERN.

* *

C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le cœur qu'on ne s'ennuie pas.

Mme SWETCHINE.



DEVINETTES

Mots en croix

Avec les lettres que voici, former une croix selon ce pointillé, qui présentera le nom de six personnages célèbres de l'histoire ancienne :

AAAAAAA BB C D EE HH OOOOOO NNNNN M LL UU J P
SSS RR T

(Une ancienne abonnée.)

Problème pointé

Voyelles à retrouver : . — c..ll. — q.. — s..v. — l. — tr..n. — .t — l. —
p..tr.. — .t — n'.bt.nt — q..n — t.mb... — p..r — pr..x — d. — s.s —
.xpl..ts —

Mots en candélabre

Verticalement : Un roi d'Assyrie. — Attendu des nations. — Dû à l'éléphant.

Horizontalement : Prénom masculin. — Adverbe. — A l'œil. — Ou Orient. — Ou époque. — Belle saison. — Prénom féminin. — Fleuve de France. — Qui n'a pas d'esprit. — Mène au ciel.

(Miss Spinge.)

Vers à terminer

Terminer les vers suivants et nommer leur auteur :

Gloire au travail! gloire au marin Qui va bravant tempête, mer
Dont flotte au vent la voile Glaces du nord, feux ardents du
Gloire au marin

(Miss Spinge.)

Mots en lampe

Verticalement, au milieu : Une héroïne française.

Horizontalement : Au début de la jeunesse. — Chef-lieu d'arrondissement. — Général américain. — Valet de comédie. — Une gloire du xve siècle. — Voyelle. — Consonne. — Dieu des bergers. — Dans une croix. — Boisson parfumée. — Ile dont on s'occupe beaucoup. — Musicien contemporain. — Poète que railla Boileau. — Un héros du premier Empire.

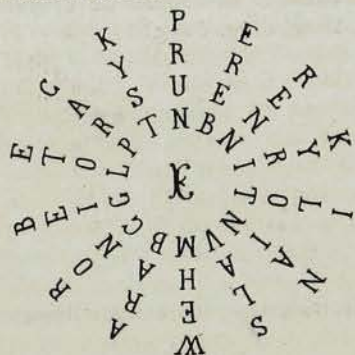
(Envoi non signé.)

Question mythologique

Comment se nomme ce prêtre d'Apollon qui fut, ainsi que ses enfants, étouffé dans les replis de deux serpents monstrueux sortis de la mer ?

EXPLICATION DES DEVINETTES DE MAI

Mots en soleil :



Devise : Les Spartiates.

Mots en cube :

A R C E R I S E
A R E G C
M A R A I S O
A I O R
R S U C
A E C O R C E
I U R I A V
S O U R I S

Paroles célèbres : Duchesse de Montpensier, à l'occasion de l'assassinat d'Henri III.

Logogriphe : Ratelier : Ratière, Ratier, Tiare, Tare, Art, Ta, A.

Mots en croix lorraine :

H
S E P
C
R A A
P A R T A G E
T O E
N
P P R
P O R T E F A I X
T D Z
N

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.